

Préface de la nouvelle édition

Il est des livres qui naissent d'une convergence imprévisible d'événements. La rencontre d'un maître-à-penser – un maître-à-lire, plutôt –, un défi lancé imprudemment à un collègue, une sorte de hantise pour une question humaine, une disponibilité inattendue liée à une perte d'emploi, et probablement d'autres impulsions dont on a perdu tout souvenir. C'est le cas de *Non di solo pane*, le premier « vrai » livre que j'aie écrit (*L'uomo biblico* étant au départ un recueil d'articles), un ouvrage publié en français en 1998, soit dix ans après ma thèse de doctorat sur Samuel.

La question qui est au cœur de ce livre a surgi lors d'une conversation avec un professeur de sacramentaire et de liturgie, un de mes formateurs devenu ensuite collègue. Au détour de l'échange, il affirmait sans sourciller que, mis à part le repas pascal et l'alliance du Sinaï, rien dans l'Ancien Testament n'était susceptible de nourrir une théologie de l'eucharistie – ses collègues théologiens, ajoutait-il, étaient bien d'accord sur ce point, d'ailleurs. Sans aucune idée particulière en tête, je lui avais répondu : « Qu'es-tu prêt à parier ? » Je ne me souviens plus de sa réponse, mais la conversation est restée dans mon esprit, avec la question de savoir comment relever un tel défi.

À cette époque, on était dans la seconde moitié des années 1980, une question bien plus sérieuse et plus complexe me taraudait : la violence. Celle que l'humanité inflige à la terre en épuisant ses ressources sans vergogne (déjà !), celle que les humains ne cessent de s'infliger les uns aux autres avec une inventivité et une férocité stupéfiantes. Cette double question, que je portais en tant qu'être humain, se posait aussi à l'exégète et à l'enseignant que je suis : la Bible a-t-elle des ressources pour penser cette violence ? Et surtout : comment la lire pour qu'elle soit capable de susciter une réflexion et une action à même de transformer en énergie de vie la force qui s'y déploie ? Une transformation qui, je le montre dans le présent ouvrage, est magnifiquement symbolisée par le don de l'Eucharistie (p. 154-158).

En réalité, ayant suivi, entre 1983 et 1986, un séminaire de Paul Beauchamp à Paris, j'étais convaincu de la capacité des textes bibliques de donner à penser les questions humaines essentielles et j'avais appris à adopter une posture de lecteur en dialogue avec ces textes. Ce séminaire, en effet, fut pour moi un espace où j'appris véritablement à lire la Bible, mais où je commençai aussi à cultiver une forme de liberté vis-à-vis de l'exégèse classique au sein de laquelle j'avais été formé. J'éprouvai rapidement la fécondité de ce double apprentissage dans mon enseignement au sein d'une école diocésaine de théologie et dans l'animation de formations théologiques pour laïcs adultes. Mais cette activité très prenante ne me laissait que peu de disponibilité pour penser puis rédiger un ouvrage.

La disponibilité me fut offerte par un évêque fraîchement nommé. Convaincu qu'il était élu pour redonner un futur au sacerdoce dans l'ensemble du monde occidental en y remplissant les séminaires, il voulut imposer ses vues préconciliaires et restauratrices – en cela, il était précurseur ! – à l'équipe dont j'étais membre. S'en suivit un clash monumental, qui se solda quelques mois plus tard par la fermeture de l'école de théologie, et qui entraîna une division profonde du diocèse pour un bon quart de siècle... Quant à moi, je me retrouvai subitement sans travail régulier, et avec de la disponibilité pour un travail de fond et pour l'écriture.

Plus de vingt-cinq ans après avoir commencé à rédiger *Non di solo pane*, je ne puis que constater que les thèmes que j'y aborde en dialogue avec les textes bibliques n'ont rien perdu de leur actualité. Au contraire, même. La montée en puissance de l'individualisme qui relègue le bien commun à l'état d'accessoire superflu accentue la violence endémique de nos sociétés ; et des comportements inspirés par la logique néo-libérale du profit à tout prix et par la revendication effrénée d'un droit au plaisir immédiat aggravent chaque jour les dégâts infligés à la maison commune. Du reste, les deux dernières décennies ont vu fleurir, dans le champ de l'exégèse biblique, bon nombre d'écrits consacrés à ces questions toujours plus cruciales.

Quant à moi, chaque fois que je reprends en main cet ouvrage pour le consulter, j'en perçois sans doute les limites avec plus d'acuité que lorsque je l'ai publié. Rien de plus normal, d'ailleurs : après tout ; c'est une « œuvre de jeunesse ». Pourtant, autre chose me frappe davantage. C'est de voir combien d'intuitions, d'interprétations ou de lignes thématiques développée ou seulement ébauchées dans ce livre se retrouvent ensuite dans les recherches et publications qui ont scandé mon parcours académique, après que la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve m'a eu accordé sa confiance – c'était peu de temps après le dépôt de mon manuscrit auprès des éditions du Cerf (Paris). C'est au point qu'aujourd'hui, je verrais volontiers en *Non di solo pane* une sorte d'écrit programmatique, susceptible à présent de servir d'introduction à l'ensemble de mon travail de théologie biblique.

Parallèlement à une recherche plus technique consacrée à l'approche narrative des récits de l'Ancien Testament (en particulier la *Genèse*, les *Juges* et *Samuel*), j'ai réservé une partie de mes travaux à une lecture soucieuse de mettre en évidence la façon dont ces textes éclairent l'expérience humaine et croyante. (C'est cela qui m'intéresse, au fond, quoi qu'il en soit de ma fascination pour la beauté et la force littéraires des récits bibliques.) C'est dans ces travaux que, le plus souvent que j'en sois conscient, j'ai repris, approfondi, nuancé ou corrigé des intuitions parfois à peine esquissées dans *Non di solo pane*. La chose est particulièrement perceptible dans mes ouvrages sur la *Genèse*, où je reviens notamment sur des textes étudiés dans le premier tiers de mon premier livre, ou encore dans le recueil d'articles intitulé *Dalla violenza alla speranza. Cammini di umanizzazione nelle Scritture* (2005) et dans le dialogue avec un ami psychanalyste, Jean-Pierre Lebrun, paru sous le titre *Le leggi per essere umano. Bibbia e psicoanalisi a confronto* (2010).

*

La réflexion sur les thèmes abordés dans *Non di solo pane* s'est donc poursuivie après la rédaction du livre. Grosso modo, elle tourne autour de la question de la limite et de la nécessité de consentir au manque, condition indispensable de l'épanouissement d'un désir authentiquement humain. C'est là, du reste, l'un des grands enseignements du judaïsme biblique qui a eu la sagesse de tisser une toile symbolique renvoyant en permanence la personne et le peuple à la nécessité de la limite. Cette toile est constituée d'un réseau de signes du manque : la circoncision inscrit celui-ci dans la chair (Gn 17) ; le repos du sabbat, dans l'organisation du temps (Ex 31,13-17) ; le Temple, dans la disposition de l'espace disponible (Nb 1-2) ; la tribu de Lévi, dans la constitution du peuple (Nb 3,11-13) ; enfin, les règles alimentaires de la

caché, dans la vie quotidienne (Lv 11)¹. Ce réseau très cohérent de marqueurs identitaires composant cette toile symbolique constitue une déclinaison particulière de ce qui est à mes yeux la « loi » fondamentale de l'humanisation, la « loi » aussi d'une juste relation à Dieu.

Cette idée essentielle est déjà sous-jacente aux réflexions que l'on trouvera dans ce livre sur les dangers que la convoitise fait courir au désir et, partant, à la vie elle-même. Comme la Genèse le suggère avec insistance dès ses premières pages, la convoitise et l'envie qu'elle génère sont à l'origine de la violence et elles lui donnent toute la force d'un désir mal ajusté. Elles transforment l'être humain (personnellement ou collectivement) en prédateur, en chasseur et en guerrier, le détournant de sa vocation première qui est d'être le « pasteur de sa propre animalité », selon l'expression suggestive de Paul Beauchamp. Étant elles-mêmes illusoires, elles l'entraînent dans le mensonge à lui-même qui nourrit à son tour une escalade mortifère en la justifiant comme bonne, utile, voire nécessaire. Elles détournent les humains de l'échange, du partage et du don parce qu'elles nient l'autre dans son altérité de sujet de désir. Bref, elles conduisent inexorablement à la mort. Pour sortir de la logique d'une convoitise qui, à l'image du serpent, sait si bien changer de peau, la Bible trace un chemin : l'alliance, qui suppose précisément que l'on permette à l'autre d'être un sujet et donc que l'on consente à la juste limite qui lui ouvrira une place. Entrer dans une telle dynamique, c'est aussi permettre que le désir soit éduqué par la loi de Dieu, une loi qui n'impose des contraintes que pour libérer la liberté et favoriser la vie.

Cette idée de fond fait l'objet de multiples variations dans mes publications postérieures. J'ai parfois pensé qu'elle fonctionnait comme une grille de lecture projetant dans les textes des idées qui ne s'y trouvent pas. C'est tout à fait possible, bien entendu, et j'ai souvent assumé cette part de subjectivité comme étant inhérente au travail d'interprétation. Mais je suis tout aussi convaincu que cette idée n'est pas seulement dans ma tête. Les variations dont elle a été l'objet dans mes travaux postérieurs relèvent aussi d'une lecture attentive des différents textes bibliques auxquels je me suis confronté – essentiellement des récits. Une telle lecture a fait apparaître combien le texte « s'ouvrait » dès le moment où y apparaissait une déclinaison singulière de l'opposition entre alliance et convoitise, ou de la nécessaire articulation entre désir et loi. Mon expérience de lecteur me pousserait donc à dire aujourd'hui que ce sont les textes sur lesquels je me suis penché qui ont confirmé l'intuition développée dans *Non di solo pane*, tout en la nourrissant, en l'approfondissant, en explorant de nouvelles déclinaisons. En témoignent des ouvrages comme *Il Sabato nella Bibbia* (2006), *Dio, il diavolo e gli idoli* (2016) ou *Dieci parole per vivere* (2019), mais aussi, bien que de manière moins directe *Il re, il profeta e la donna* (2006), *Scacco al Re* (2015) o *Salmi censurati* (2017).

*

Vers la fin du chapitre 7 du présent ouvrage, j'évoque la question que soulève la finale du Ps 136. Ce Psaume s'achève par ces mots : « Il donne du pain à toute chair, car pour toujours est son amour fidèle : reconnaissez le dieu du ciel, car pour toujours est son amour fidèle » (v. 25-26). Pourquoi cette louange plus que solennelle au dieu dont l'amour fidèle éclate dans la

¹ Je développe cette thématique dans un article récent : *Le manque au cœur du judaïsme biblique, et la réaction du premier christianisme*, dans *Études théologiques et religieuses* 95 (2020), p. 231-248.

création et dans les exploits libérateurs semble-t-elle se dégonfler dans l'évocation finale du pain quotidien ? Paul Beauchamp propose un autre regard : la reconnaissance de Dieu et envers Dieu commence avec le pain, cette réalité aussi simple que quotidienne. Poser le pain sur la table, en effet, c'est donner rendez-vous à la création et à l'histoire du salut sans lequel personne ne serait là pour le partager. Et c'est là une puissante invitation à reconnaître que la vie est un don toujours renouvelé, à l'image du pain chaque jour nouveau. Une puissante invitation aussi, à reconnaître celui qui se donne tout entier dans le pain rompu et partagé. Une invitation à faire « eucharistie ».

André Wénin

18 février 2022.